

Chapitre trois

Au fond d'une piscine asséchée dans les collines au nord de Malibu, Cassidy Carter se réveille d'un sommeil peu profond et grimace au soleil. Elle se redresse, son visage est tendre et chaud, mais pas brûlé. Un flotteur de piscine gonflable en forme de flamant rose couine doucement sous son petit corps anguleux et bronzé. Sur d'autres terrasses de cette résidence sécurisée, des piscines céruléennes sont remplies à ras bord de WAT-R épaisse, froide et bleutée, acheminée par des camions-citernes et indéfiniment renouvelée à partir de réservoirs situés dans les sous-sols, afin que le liquide lent et épais s'écoule sans cesse en clapotant contre les bords carrelés de rectangles, d'ovales et d'innombrables bandes lisses, couleur d'eau. Un homme au visage brun et affûté tire son polo par-dessus sa tête, révélant un corps couvert de torsades de poils blancs comme la neige. Des enfants s'éclaboussent près des marches de la piscine, tandis que de gros bourdons

paniqués se noient tout au fond.

Mais la piscine de Cassidy est un trou vide, aux parois raides et dangereuses, inclinées de manière à ce que rien de ce qui tombe dedans n'ait une chance d'en sortir par ses propres moyens. Un jour, au réveil, elle a trouvé des oies boiteuses qui reposaient, la tête sous l'aile, dans trois centimètres d'eau stagnante, vestige d'une pluie anémique de la semaine précédente, et des bébés écureuils pris au piège et déshydratés, dissimulant leurs petits corps sous des feuilles mortes éparpillées. Malgré cela, elle aime sa piscine vide. Le jour où elle avait signé son contrat pour *Camp Do-What-Ya-Wanna*, elle avait dit à June que ce serait la première chose qu'elle leur achèterait. Elle a ce que son premier agent aurait appelé une « valeur sentimentale », comme les baskets porte-bonheur peints à la main que June lui avait fabriqués pour sa première grande audition, et qu'il lui avait fait jeter à la poubelle parce qu'ils lui donnaient l'air provincial. Et la peinture bleu paradis dans la fosse vide lui rappelle la ville où elle a grandi, où les gens peignaient les façades de leurs maisons de couleurs ambitieuses, des couleurs qui leur rappelaient les vacances qu'ils n'avaient jamais prises. Tant qu'elle reste dans la partie la moins profonde, où la peinture turquoise délavée s'accroche encore aux parois, il y a moins de flaques et d'insectes morts.

Patrick pousse la lourde porte de style espagnol et s'avance dans la fraîcheur intérieure. Tout est en couleurs légères et froides – stuc gris pigeon sur les murs, chêne pâle au sol, coussins couleur glace sur un canapé en lin coquille d'œuf – et les surfaces, nettes et neutres. En même temps, avec les épais rideaux de velours tirés sur toutes les fenêtres, l'impression dominante est celle d'une vaste et inébranlable grisaille, comme une plaine enneigée par une nuit sans lune. D'ici, vue de la porte d'entrée, la maison semble désaffectée : dans le salon,

les meubles luxueux sont ornés de vases vides ; et dans la salle à manger sur la gauche, douze chaises en bois flotté tapissées de gris entourent une longue table vide. Le premier sentiment qui lui vient est le soulagement. Il s'était attendu à se sentir tout petit dans la maison d'une star de cinéma, mais cet espace coûteux et solitaire lui inspire aussi peu de sympathie que d'envie. Patrick presse le pas, passe dans des pièces de plus en plus obscures et désordonnées – un deuxième salon avec un seul canapé, une grande buanderie envahie de vêtements de couleurs vives roulés en boule, une immense cuisine avec deux gazinières et deux réfrigérateurs, du marbre froid et de l'acier inoxydable. Un briquet et un peu de poudre claire éparpillée sur la table basse. Quand il arrive à l'arrière de la maison, il appelle Cassidy, puis ouvre la porte de verre coulissante et appelle à nouveau.

« Je suis dans la piscine », répond une voix étouffée, à la fois proche et lointaine.

Patrick s'avance et aperçoit Cassidy Carter en bas dans la cuvette, dans son maillot une-pièce bleu cobalt, étendue au milieu de canettes de Coca Light vides et de fleurs de bougainvillées. À l'une des extrémités de la piscine asséchée, quelqu'un a laissé une peinture murale : des silhouettes plates d'hommes et de femmes à la peau anormalement rose dansent le long de la paroi, leurs formes esquissées mais non remplies. Tout au fond, un ballon de football roule dans la brise.

« Tu es en retard, dit-elle.

– Tu n'es même pas prête ? dit Patrick, un rien de panique dans la voix. J'ai dit à Brenda et Jay que tu serais à l'essayage dans vingt minutes, et ça m'a pris une heure et demie rien que pour venir ici.

– J'espère qu'ils m'attendent avant de commencer l'essayage, dit-elle sur un ton mi-sérieux mi-amusé.

– Habille-toi, » commande-t-il, criant presque.

«Je ne pense pas que tu comprennes la dynamique du pouvoir ici», dit Cassidy. Elle ramasse un tee-shirt humide sur le ciment peint et l'étale sur son visage. «Viens me chercher dans cinq minutes. Tu peux te servir un soda.»

Patrick s'éloigne vers la maison en traînant les pieds, puis s'arrête ; il se tourne vers la piscine, et fait à nouveau demi-tour. Ses poings sont noués, blancs et serrés. Il sort son téléphone, mais après un moment le remet dans sa poche. Qu'avait dit Jay, tard ce soir-là, alors qu'ils venaient de quitter leur table défaite au restaurant et se dirigeaient vers leurs voitures, Cassidy et Brenda marchant loin devant, enlacées l'une à l'autre ? «Tu es la seule personne qui puisse faire ce job, Patrick. Non, vraiment. Il y a quelque chose en toi, je crois, qui l'apaise un peu. Tranquillise-la. Écoute, on a besoin de quelqu'un comme toi pour la garder dans les clous. Quelqu'un d'intelligent, avec de l'expérience, pas un gamin immature. Un papa. J'imagine que sa personnalité t'intéressera. C'est inhabituel, certes, mais j'ai un bon pressentiment sur vous deux.» Patrick maudit Jay en silence. Puis il retourne vers la piscine. Il ne voit pas comment elle a pu descendre là-dedans ni comment quiconque pourrait en sortir : la cuvette va d'une profondeur à une autre, plus profonde encore – deux mètres d'un côté, trois et demi de l'autre. Il y a à chaque extrémité une petite échelle chromée, et il s'imagine suspendu là, puis tomber sur le béton dur et se briser la cheville. Il fait le tour vers la partie la moins profonde, teste les barreaux, puis se retourne et descend un échelon après l'autre, le métal glissant contre ses paumes moites. Lorsqu'il arrive au point d'où il devrait sauter, il attend, faisant descendre son pied aussi loin que possible, puis le remonte avec difficulté. Un puissant vertige le saisit alors que son poids commence à le tirer vers le bas, la peur que quelque chose en lui ne le pousse dans le sens de la chute.

Il regarde derrière lui et voit Cassidy qui grimpe l'autre échelle et se hisse hors de la piscine, les bras fins, agile et légère comme un lémurien. Quand elle claque la porte de derrière, il peut entendre le verre cliqueter légèrement dans son cadre.

Lorsque Patrick fait irruption dans la maison, il entend que Cassidy est déjà au téléphone.

«Oui, poursuivie et menacée», dit-elle à son interlocuteur. Elle jette un regard à Patrick et lève son index, comme pour lui dire «Une minute.»

Il attend, le visage tendu.

«Brenda, de quoi s'agit-il ? Est-ce un film ? Ou est-ce un enlèvement ? Est-ce que je mérite d'être maltraitée dans ma propre maison ? Est-ce que cela te semble juste ?»

Elle fait une pause, écoute.

«Bien sûr que ça me dérange», dit-elle sur un ton inhabituellement professionnel. «Je suis bouleversée. Je pouvais à peine tenir le téléphone dans ma main pour t'appeler. Oui, je sais qu'il y a la commande vocale – je veux te dire quelque chose d'important.»

Patrick avance brusquement, sur le point de faire ou de dire quelque chose, mais elle lui fait signe, une nouvelle fois, de s'arrêter. Il maugrée et s'affale sur le canapé en cuir blanc du deuxième salon, la tête serrée entre ses mains.

«Eh bien, Brenda, je pense qu'il est temps de reconsidérer les termes de mon contrat, et cela semble encore plus nécessaire à présent, vu ces circonstances vraiment traumatisantes. Tu sais que je ne te reproche pas la situation. En même temps, elle relève entièrement et légalement de ta responsabilité.» Elle hoche solennellement la tête et attend un moment avant de l'interrompre. «Juste ce que j'avais initialement demandé. Je veux un paiement quotidien, cumulatif. Nous avons signé un contrat pour soixante jours consécutifs de tournage, donc un soixantième par

jour serait bien. Et les heures supplémentaires payées le double.» Elle écoute, puis répond : «Eh bien, nous aurons besoin de quelque chose pour la transporter, peut-être un van, ou une sorte de petit camion. Des couvertures, des rembourrages et autres, pour que rien ne se renverse ou se casse.» Patrick écoute, alors qu'une chaleur nouvelle filtre dans la voix de Cassidy : elle doit avoir obtenu ce qu'elle voulait. «Merci beaucoup de ta compréhension, dit-elle d'un ton sincère et innocent, sa voix s'éclaircissant. C'est vraiment un poids en moins sur ma poitrine. Je ne sais pas comment l'expliquer. Tu sais que je n'ai pas toujours eu beaucoup de stabilité dans ma vie, ayant grandi sous la coupe des studios. Il y a quelques années, un ami m'a dit que je devais me recentrer de temps en temps en faisant un peu d'exercices respiratoires et en méditant sur les raisons pour lesquelles je fais tout cela, ce qui me motive, ce qui fait que cela en vaut la peine. Dans mon cas, c'est l'argent. Cela me donne une sensation de calme et, disons, de bonne santé mentale, quand je peux me concentrer sur mes revenus, assise tranquillement chez moi. C'est presque de la méditation ! En plus, tu sais, on ne peut pas geler tes fonds quand ils sont dans un sac sous ton lit. Je devrais faire un tutoriel vidéo sur cette technique ; je pense que ça pourrait vraiment aider les gens.»

Elle se tourne vers Patrick et lui fait un signe, pouce levé.

«À partir d'aujourd'hui, bien sûr, dit-elle. Il m'aidera à la transporter.» Elle fait une pause. «Vous devriez lui louer un véhicule plus grand.»

Il la regarde, incrédule, rire longuement d'une probable plaisanterie de Brenda.

«OK, d'accord, bon, à bientôt. Embrasse Jay pour moi. Oh, il est là ? Super. Et, dis, ne sois pas trop dure avec ce Patrick. Je suis sûre qu'il n'avait pas l'intention de me causer du stress émotionnel, c'est juste qu'il n'est pas d'ici,

il ne sait pas comment fonctionnent les choses. OK, j'ai hâte de te voir ! Moi aussi ! Bye !» Son sourire éclatant se fond en un autre, de calme autosatisfaction, tandis qu'elle repose le téléphone sur le comptoir de la cuisine.

«Gagnant-gagnant, dit-elle, radieuse, en se penchant sur le dossier du canapé.

– En quoi ai-je gagné ? réplique-t-il avec sarcasme.

– Eh bien, dit Cassidy, j'ai négocié l'échéancier de paiement que je voulais, et tu as obtenu une faveur de ma part. Gratis. Qu'est-ce que tu veux ? Un autographe pour ta fille ? » Elle l'examine. «Est-ce que ta fille sait ce que je fais ?

– Je pourrais appeler Jay tout de suite et lui parler de tout l'attirail de droguée que j'ai vu dans ta maison, dit Patrick. Il serait intéressé par la rechute de sa célèbre et imprévisible star dans ses célèbres et imprévisibles habitudes.

– Ouais, tu devrais peut-être l'appeler pour ça, dit Cassidy avec désinvolture, mais plus tard. Je ne pense pas qu'on ait le temps de passer d'autres coups de fil, on est vraiment en retard.»

Cassidy saisit un tas blanc sur un tabouret de la cuisine débordant de vêtements et enfile une robe filet par-dessus son maillot. Elle sort une paire de chaussettes de la pile et des sandales d'un cabas accroché au dossier d'une chaise.

«Je suis prête, allons-y», déclare-t-elle.

Ils sortent dans la lumière aveuglante du soleil, dans l'immensité de Secret Sunset, un quartier aux proportions offensantes, ses maisons comme étirées et élargies, si bien que l'intimité que sous-entend son nom se dissout dans un silence intimidé. Les demeures de Secret Sunset ont le même style que d'autres qu'il a déjà vues : une dans le sud-ouest du pays, une à Cape Cod, un ranch des années cinquante, ou une casita de style espagnol – mais, trois fois plus longues et deux fois plus hautes, celles-ci inspirent

la crainte. Elles écrasent les chênes et les saules d'un certain âge qui sont plantés à leurs côtés et entretenus à grands frais, faisant ressembler les voitures à des jouets et les gens à des figurines. L'effet obtenu n'est pas celui d'un voisinage : au lieu de sentir la proximité de la maison d'à côté, Patrick n'en ressent que sa distance.

« Prenons plutôt ma voiture, dit Cassidy en fouillant dans son sac à main. Par contre, c'est toi qui conduis.

– Je ne peux pas laisser la voiture de location », proteste Patrick en désignant la berline compacte vert matcha qu'il a louée à l'aéroport le moins fréquenté, près de son hôtel. « Je dois la ramener demain matin. »

Cassidy la regarde, d'un air désinvolte et dégoûté. Elle déverrouille sa propre décapotable vintage couleur crème et immaculée, à l'exception de quelques bosselures sur la porte côté passager, puis lui lance les clés.

« Demande à un des AP de la ramener, suggère-t-elle avec légèreté.

– Je *suis* un AP, réplique-t-il. C'est indiqué dans mon contrat.

– Tu disais que tu étais écrivain, c'est ça ? Eh bien s'ils t'appellent assistant et que tu fais des trucs d'assistant, tu es un assistant, pas un écrivain. Si tu veux progresser, tu dois vraiment exercer le boulot que tu veux, pas celui qu'ils te donnent. J'ai un livre audio que je peux te prêter là-dessus. » Elle fixe Patrick à travers le toit de la voiture – ou du moins il croit qu'elle le fixe, les verres de ses lunettes étant si sombres qu'il ne voit rien hormis sa propre forme trouble. « Bon, dit-elle brusquement, ne perds pas trop de temps à penser à ça, on est déjà en retard. »

Patrick se glisse sur le siège conducteur en cuir brun. En reculant, il remarque pour la première fois que la pelouse de chez Cassidy, contrairement aux autres, est complètement morte, un tapis épineux et jauni à la texture sèche d'un tampon à récurer.

Cassidy lève les yeux de son téléphone. « Il y a un incendie à North Hollywood, dit-elle, on ne peut pas prendre la route par laquelle tu es venu. Il faut faire un détour. Tourne à gauche là-haut. »

Patrick soupire, et prend le virage. À présent ils gravissent péniblement une route de montagne, qui monte au milieu des collines et les traverse, après quoi ils rejoindront la 118. Alors que les maisons bien aménagées et les pelouses soigneusement arrosées s'éloignent dans le rétroviseur, le terrain devient plus rugueux, envahi de buissons épineux. Des torsades de broussailles vertes et argentées rampent le long des pentes, tandis que des ronces brunâtres et des herbes jaunes tentent de saisir le ciel sans nuages, comme des coups de pinceau projetés vers le haut. Des arbres éparpillés se dressent comme des craquelures dans le ciel. Les roues crissent sur le chemin de terre, une fine brume de poussière change en sépia la couleur crème de la voiture. Cassidy tend le bras et laisse pendre sa main par la fenêtre comme une fille d'un vidéoclip sans texte ni histoire, ses narines élargies s'évasant délicatement tandis qu'elle aspire l'air du canyon. Patrick commence à soupçonner que ce détour n'est peut-être pas tout à fait nécessaire, que c'est juste un autre moyen pour Cassidy Carter d'obtenir ce qu'elle veut : une belle balade à la campagne. Il regarde le ciel pour voir s'il y a des signes de fumée dans l'air, mais de l'angle où ils se trouvent, c'est impossible à dire. Tandis qu'il observe le bleu, celui-ci semble se télescoper et se rétracter, une étrangeté que la philosophe naturaliste Nora, neuf ans, saurait comment interpréter – pour lui dire si cela se produit réellement ou si c'est dans son esprit.

« Donc, dit Cassidy en regardant le paysage défiler, si tu es écrivain et que tu as une famille à Boston ou ailleurs, pourquoi fais-tu les courses pour Brenda et pour moi ? Tes enfants ne te manquent pas ?

– Bien sûr que si, répond Patrick, avec dans la voix une colère qui le surprend. À chacun des moments que je passe ici, je pense à utiliser les derniers miles de ma carte de fidélité pour réserver un vol de retour le jour même, vers les gens qui me connaissent. Vers un endroit où on respecte ce que quelqu'un a accompli dans sa vie. Est-ce que tu te rends compte que je suis un auteur, que j'ai eu des prix ? Que j'ai une vie, bâtie avec amour et attention, avec une femme et une fille qui sont très importantes pour moi, et qu'au lieu de passer du temps avec elles, je suis ici à te servir de chauffeur ? » Maintenant qu'il a commencé à vider son sac, c'est difficile d'arrêter : tirer un seul fil détricote tout le tapis. « Est-ce que tu te rends compte que j'ai créé cette histoire ? Que sans moi ce film ne serait qu'un tas de gens posés là, sans prémisse ni intrigue ? Et maintenant, juste parce que Brenda et Jay l'ont décidé, je fais office de stagiaire auprès d'une célèbre psychotique de vingt ans et des poussières. »

Cassidy lui adresse un petit sourire. « Je comprends ce que tu dis. Je suis une mission de merde. Mais tu devrais peut-être prendre un moment pour penser à ce que cette mission dit de toi. Peut-être que tu n'es pas aussi exceptionnel que tu le penses. »

Patrick ne dit rien pendant un long moment. « Je pourrais me garer tout de suite, dit-il, plus calmement. Je pourrais sortir de cette voiture et m'en aller. Et tu pourrais appeler Jay et lui demander d'envoyer quelqu'un d'autre, un AP qui trouvera amusants les premiers de tes petits caprices. Mais que se passera-t-il quand cette personne démissionnera aussi ? Combien d'autres penses-tu qu'ils vont envoyer ? »

Pendant un long moment, personne ne dit rien. Le bruit du moteur s'élève, dilué, dans le ciel vaste et vide. Il ne gare pas la voiture sur le côté de la route ; elle ne discute pas, reste juste assise là à verrouiller et déverrouiller non-

chalamment la porte du côté passager.

« Je suis désolée que ton enfant te manque », dit Cassidy d'un ton monotone.

Patrick regarde droit devant lui.

« J'ai été enfant, dit Cassidy, se détournant de lui et regardant vers l'extérieur. Je venais du bled le plus paumé que tu puisses imaginer. Un coin connu pour la production de foin. Les gens ne mangent même pas de foin. Et ce n'est pas que ma ville était le meilleur endroit pour faire pousser du foin, c'est juste qu'on en faisait beaucoup. En automne, c'était les promenades dans les foins, et les labyrinthes de foin. Les épouvantails et les citrouilles. L'odeur des trucs vivants qui sèchent au soleil, les géraniums dans le jardin. Ce genre de choses. »

Elle regarde Patrick, puis à nouveau le canyon qui défile.

« C'était à l'intérieur des terres, à une heure de Fresno. Quatre ou cinq heures d'ici. Rien n'arrivait jamais là-bas, pas même un accrochage avec délit de fuite. Il n'y avait juste pas assez de monde. Et puis, un jour, je reviens en marchant de l'arrêt où le bus scolaire m'a déposée, et il y a cette bagnole incroyable qui se gare. Je ne savais même pas quel type de voiture c'était ; probablement une connerie toute banale, mais elle brillait, et le toit était baissé. Et dans cette bagnole, il y avait Rainer Westchapel. Tu te souviens de lui ? »

À contrecœur, Patrick fait non de la tête.

« Il jouait dans ce film de Noël, celui où le père Noël donne accidentellement du charbon à tous les enfants sages et des poneys aux désobéissants, et où un homme, un simple employé du fisc, doit tout remettre en ordre. *Même le père Noël fait des erreurs*, le titre. Eh bien Rainer Westchapel joue le rôle du meilleur ami du type du fisc, un peintre abstrait aux conseils avisés. Je suis sûr que tu l'as vu. On le passe tous les ans.

– Peut-être, dit Patrick. Je ne saurais pas dire.

– Donc Rainer Westchapel se gare à côté de moi, et il est perdu, il essayait de se rendre à une source thermale où un copain à lui avait une maison de vacances, et qu’il était supposé garder. Il n’était pas très célèbre, on ne le connaissait que pour *Même le père Noël fait des erreurs*. Mais c’était la plus grande célébrité qui soit jamais passée par Haywood, et j’ai dû lui indiquer la direction pour retourner à l’autoroute. Moi, en personne. Ça a été un vrai choc, comme une tornade, ou un ouragan. Et ça a tout changé. Je me sentais comme si on m’avait diagnostiqué une leucémie, comme un de ces gamins à la télé où il y a un numéro à appeler pour faire un don. Je ne pouvais carrément pas rester dans une ville où il n’y avait aucune chance que je revoie un jour une autre célébrité. Ça faisait mal de penser que ma vie se résumerait à Rainer Westchapel demandant son chemin, puis à des décennies de rien du tout, puis à la mort. La mort était là, devant moi. Finalement j’ai convaincu ma mère de nous rapprocher de L.A., June et moi, pour que je puisse aller à des auditions. Ça n’a pas été si difficile ; mon père nous avait déjà abandonnées.»

Elle regarde au loin, les petits arbres desséchés.

«Ma sœur a détesté venir ici, cela dit», ajoute-t-elle doucement.

L’herbe défile, les broussailles défilent, et les chênes estropiés, et les cactus épars et rabougris comme des visiteurs d’une autre planète. Les roches nues des petites montagnes défilent, et la route aussi. Quand Cassidy Carter se remet à parler, sa voix est curieusement sans émotion, comme si elle ne parlait que pour elle-même.

«Tu sais, après que je lui ai indiqué son chemin, Rainer Westchapel est resté là un moment, le moteur en marche. Je pouvais entendre les petits cliquetis à l’intérieur, comme si quelqu’un faisait sauter des pierres sous le capot. Il

m’a demandé quel âge j’avais et où j’allais à l’école. Il m’a posé des questions sur ma mère et ma sœur, et sur la couleur des murs de ma chambre. Il avait un beau visage buriné, je crois, mais je ne sais pas si, sur le moment, j’en étais consciente. Puis, soudain, il a grimacé un sourire et s’est penché vers moi, en sortant presque de la voiture. Il s’est léché la lèvre inférieure et a dit : «Si tu avais huit ans de plus, je t’emmènerais avec moi. Et je te ferais de ces choses, ma petite, que tu ne pourrais même pas décrire avec tes mots.» Puis il est parti en trombe, vers l’autoroute. Le pot d’échappement sentait la colle et le diluant à peinture, mélangés à l’odeur du soleil.»

Elle reste silencieuse, puis ses yeux se rétrécissent. «Je me demande de combien il est riche aujourd’hui.»

Patrick est encore en train d’essayer de trouver une réponse à apporter quand il entend un cri provenant du siège passager. Il freine sec, soulevant un rideau de poussière. Lorsque le rideau se dissipe, il voit ce que Cassidy a vu : un chat gigantesque, au pelage brun-gris et aux grosses pattes, de la couleur de la colline et de la roche. Il entend le bruit de son halètement, comme un piston, qui fait se soulever la poussière fauve. Il avance lentement, une patte après l’autre, ses muscles lourds roulant sous sa peau, comme des nœuds mobiles. Le lion des montagnes baisse la tête et les observe du coin de son œil doré, le bout de sa queue tressautant sur la gauche, une seule fois, comme une unique et rapide pensée.

Patrick imagine un instant que le fait que cet animal le voie pourrait signifier quelque chose pour lui, qu’il se souviendrait d’avoir regardé dans les yeux l’humain qui conduisait la voiture qui avait failli désintégrer sa propre machine faite de tendons et d’os, la seule chose que possède un animal. Mais un animal comme celui-ci existe dans un autre monde que le nôtre, se dit Patrick. Peut-être dans le monde réel, celui où la nature exacte

d'une menace est aussi réelle et tangible que la souche d'un arbre ou le moteur d'une Ferrari 250 GT California Spyder. Patrick est sur le point de livrer cette pensée à Cassidy, enfin quelque chose de sage et de fiable qu'il peut dire, quand, soudain, le félin se met à courir. «Putain de Bon Dieu», dit doucement Cassidy. Ils regardent son corps lourd devenir léger et élastique tandis qu'il bondit avec souplesse et facilité en haut de la colline, puis dans une partie cachée du canyon, où leurs yeux ne peuvent plus le suivre.

Dans le studio, la température est de dix-sept degrés et le mobilier est glacial au toucher. Patrick est assis dans un fauteuil vert pâle aux lignes modernes, dont le dossier est à demi incliné, ce qui l'empêche de se tenir dans une posture alerte et professionnelle. Il cherche «Oswego deuil ferme familiale» puis «Oswego nature retraite deuil» sur son téléphone et tombe sur une poignée d'avis de décès, des gens du coin qui ont péri séparément, de manière non systématique, de causes sans relation entre elles. Il cherche «Oswego téléphone public activités nature», «téléphone public Oswego retraite» et, en dernier recours, «Oswego âne camp d'activités» mais tout ce qu'il apprend, c'est qu'il y a, à Oswego, de nombreuses activités dans la nature, des téléphones publics insuffisamment répertoriés, et aucun registre public concernant les animaux de ferme ou le bétail. Les recherches affichent des milliers et des milliers de résultats, des bribes d'information concernant tel petit bled dans un endroit quelconque situé à plus de trois mille kilomètres – mais elles ne lui livrent pas ce qu'il cherche. Patrick éprouve le sentiment d'un accès qui serait à portée de main, mêlé à celui, plus profond, d'une totale impuissance. Il cherche «Earthbridge», mais toute information pertinente se trouve enterrée sous des entrées consacrées à une marque de déodorant naturel

du même nom. Il cherche «Oswego secte», et trouve d'autres propositions : la plupart ont disparu depuis la fin des années 1990, mais il y en a une qui semble, d'après quelques reportages locaux d'il y a quelques années, être encore vaguement active. Il entre l'adresse présumée de la secte dans une fenêtre qui lui permet de naviguer sur une carte virtuelle du lieu, comprenant des photographies qui semblent avoir été prises lors d'un précédent Halloween. Les petites maisons carrées, peintes en blanc, jaune et bleu sombre, ont des citrouilles sculptées devant leurs façades et des épouvantails assis sur les porches. Il appuie sur les flèches pour aller et venir dans cette rue virtuelle, mais il ne voit aucun gourou inquiétant, aucun téléphone public, rien pour donner corps à l'idée que sa femme et sa fille sont loin, participant à des séances de deuil et entourées de moutons.

«Wow, dit Fer à cheval, tu es incroyablement concentré sur ton téléphone». Il se penche et regarde l'écran de Patrick. Patrick l'éteint rapidement.

«Symptôme de notre malaise collectif, dit le Bras.

– Je n'ai qu'un téléphone à clapet», dit Sam Sackler, le réalisateur du film, un homme trapu d'une quarantaine d'années dont la barbe épaisse et taillée dissimule la véritable forme du visage. Il fouille dans sa poche et en sort le téléphone pour le montrer au reste du groupe. Tous les quatre fixent dans la paume de sa main l'objet noir et lisse, de forme archaïque, comme une pierre.

«Sam, dit poliment Fer à cheval au bout d'un moment, je comprends pourquoi nous sommes tous les trois ici à attendre que quelqu'un nous dise quoi faire. Mais tu es le réalisateur. Ne devrais-tu pas être à l'intérieur avec Cassidy, les costumiers, Brenda et Jay ?

– C'est une question un peu délicate, dit Sam. Je suis complètement d'accord avec toi, bien sûr, mais Jay et Brenda ont dit qu'ils voulaient que je sois "surpris". Je leur

ai dit qu'en tant que réalisateur, je sais que les surprises sont souvent source d'erreurs et coûtent de l'argent. Mais ils ont insisté, et après tout, ce sont eux qui tiennent les cordons de la bourse.»

Fer à cheval et le Bras hochent consciencieusement la tête.

«Est-ce bien normal? demande Patrick. D'être aussi secret? Savez-vous que je n'ai même pas eu l'occasion de voir une copie du scénario – le scénario d'un film basé sur mon livre – jusqu'à ce que chacun le lise autour de la table? Et qu'ensuite, quand j'ai lu le scénario, ce n'était même plus du tout mon histoire – c'est une mutation aberrante, comme si quelqu'un qui n'avait pas lu le livre l'avait raconté à quelqu'un d'autre lors d'un cocktail, et qu'ensuite cette personne sorte et écrive un scénario de mémoire.»

Chacun semble indécis. Fer à cheval hausse les épaules.

«Quoi, s'énerve Patrick, est-il si absurde que cela me tracasse?»

– Je reformulerais ça, dit doucement Sam Sackler, et demanderais, plutôt, s'il est utile pour vous d'être tracassé. J'ai travaillé sur environ quatre-vingts films au cours de ma carrière, parfois en n'étant sur le plateau que pendant quelques jours, pour tenir un morceau de tissu réfléchissant la lumière, parfois en étant à la tête de ma propre production. Jamais, dans aucune situation, il n'a été utile que je m'énerve sur quelque sujet que ce soit, surtout quand j'avais le projet de rester sur place – pour l'argent, et pour mon CV. Parfois, quand j'avais besoin de me calmer un peu, j'imaginai un petit bateau en papier chevauchant le courant tumultueux d'une rivière. Ce petit bateau, c'est moi : il suit le flot, et il finit par arriver à destination. J'ai suivi le courant jusqu'à mon premier poste de réalisateur et j'ai réalisé cinq films signés de mon nom.»

Fer à cheval intervient : « Quant au scénario, pourquoi ne pas voir le bon côté des choses? Regardez le navire de Thésée. On lui enlève un morceau de bois de la coque. Un morceau identique est mis à la place. Cela se produit des milliers de fois, jusqu'à ce que chaque pièce du navire ait été enlevée et remplacée par une autre, identique. Mais vous savez quoi? C'est toujours exactement le même bateau! Ils ne peuvent pas vous enlever ça.

– Mais les pièces ne sont pas identiques, réplique Patrick. C'est tout le problème.

– Laissez-moi vous raconter une anecdote sur l'évolution de la conscience, dit le Bras, en s'avançant sur sa chaise. Il était une fois un petit ver – un organisme pluricellulaire, mais à peine. Ce ver était construit de façon très simple, pour faire des choses basiques telles que se nourrir, se déplacer vers la nourriture, fuir devant ses ennemis. Mais un jour il a rencontré dans son environnement un stimulus négatif auquel il ne pouvait pas échapper, et qu'il ne pouvait pas modifier – une augmentation de la température par exemple. N'ayant aucune possibilité de modifier la situation, ou d'échapper à la situation, le petit ver s'est tourné vers le seul outil dont il disposait : l'adaptation. Il a créé un petit organe à l'intérieur de son corps, conçu pour recevoir les signaux négatifs causés par les stimuli négatifs : on appelle cet organe "le cerveau"».

Fer à cheval hoche la tête exagérément, avec emphase.

«Et donc, pensant à la chose négative, il avait l'impression d'agir contre elle, même si, en réalité, elle restait inchangée. Il pouvait adopter différentes positions à l'égard du terrible stimulus : il pouvait penser à quel point il le détestait, ou se demander s'il était vraiment si mauvais, ou même le considérer, avec une sorte de respect réticent, comme un "forgeron de caractère". Dans chacun de ces cas, la mauvaise chose était transformée dans son esprit, lui donnant une illusion de contrôle, alors qu'en

réalité elle était demeurée intacte. La conscience n'a pas été créée pour nous aider à résoudre des problèmes ; c'est une machine invisible dont l'unique fonction est d'intérioriser les problèmes afin de pouvoir vivre avec eux pour toujours.

– Pour commencer, dit Patrick, n'importe quel biologiste te dira que ta manière de concevoir l'évolution est incorrecte.

– Cela ne me dérange pas, car il s'agit d'une parabole, dit le Bras.

– Je croyais qu'une parabole était une histoire dont le message reste peu clair, ou équivoque. Ton histoire semble avoir un message tout à fait clair, dit Sam.

– Est-ce bien le cas ? réplique le Bras.

– Je demande simplement un peu de transparence, dit Patrick, pour savoir quelles choses, parmi celles qui semblent anormales, sont en fait normales, et lesquelles sont alarmantes.»

Dans le silence, Patrick entend le ronronnement d'un réfrigérateur de bureau.

«Divulguer des informations qui pourraient ne pas être au bénéfice de ce film ressemble à une trahison, dit Fer à cheval.

– Mais garder le silence pourrait être une trahison encore plus grande, lui rappelle le Bras : une trahison vis-à-vis de l'art lui-même.

– Il y a une chose, intervient Sam Sackler à voix basse. Nous nous préparons à commencer le tournage demain, et Jay me dit que tous les fonds nécessaires sont bien là, mais j'ai entendu dire en ville que Brenda et lui sont toujours à la recherche d'investisseurs. Peut-être que cela aurait un sens s'ils collectaient des fonds pour un autre film, mais je sais qu'il s'agit de *La Ruelle d'Elseneur*, parce qu'ils m'appellent pour me demander de passer à tel ou tel hôtel pour qu'on puisse venir me rencontrer. Les

touristes aiment nourrir les animaux, vous savez. Je ne me plains pas – comme je le disais, la plainte ne fait pas partie de ma philosophie de vie – mais s'ils ont déjà ce dont ils ont besoin, pourquoi cherchent-ils davantage ? Et s'ils ne l'ont pas, pourquoi me disent-ils qu'ils l'ont ? » Il fait une pause. « Mais, je dois dire, chaque projet a sa part de bizarrerie. Et quand on est engagé dans une bizarrerie, on oublie un peu les autres. »

Patrick se tourne vers les gamins de la production. Fer à cheval regarde ses mains, jointes sur ses genoux.

« Alors, commence Patrick, est-il normal de lever des fonds aussi tard dans le processus ?

– C'est juste que le mot "normal" complique vraiment la question, répond le Bras. De mon point de vue, la normale est une répartition, et il est impossible de dire, depuis un point particulier à l'intérieur de cette répartition, quelle sera la forme qui en résultera.

– Les normes changent tout le temps, approuve Fer à cheval. D'abord nous célébrons l'avènement de la roue, puis nous nous tordons les mains en pensant à la restriction des émissions de gaz des véhicules. C'est ce qu'on appelle la marche de l'histoire.

– Une chose qui semble anormale aujourd'hui pourrait être le premier aperçu que nous ayons d'un monde futur dans lequel les mœurs auxquelles nous sommes attachés deviennent des symptômes de déchéance mentale ou, de manière plus optimiste, des curiosités de musée. Nous voyons une chose comme une anomalie, mais cette perception n'est que le signe de notre incapacité à différencier la monstruosité du changement.

– Parfois, la chose qui arrive est sa propre prophétie, dit Fer à cheval en hochant la tête.

– Une prophétie est la seule chose qui puisse être réelle – d'autant plus réelle, en fait, qu'elle est difficile à accepter. Tout le reste n'est qu'une histoire que l'on raconte dans

le genre réaliste, ajoute le Bras. Crédible parce qu'elle confirme l'arrière-plan de ce à quoi on s'attendait, et non un premier plan de douce surprise sans intérêt.»

La porte du salon d'essayage s'ouvre brusquement, d'où émerge une aide-costumière au chignon élégamment échevelé, les bras chargés de robes victoriennes à col montant, de chemises de nuit transparentes et de sombres blouses puritaines. Son visage est triste. Fer à cheval lui adresse un signe de tête cordial, mais elle ignore tout le monde. Alors que la lourde porte se referme, un bras métallique fixé à son sommet se met en action et siffle, ralentissant son mouvement. Tous les quatre se penchent sur leurs sièges de bureau rigides, tentant d'apercevoir ce qui se passe à l'intérieur. Ils entendent des rires : le rire de Cassidy comme celui d'une hyène sexy, celui de Brenda, comme des cloches argentines, et la basse grave et décontractée de celui de Jay. Il y a un canapé blanc incurvé en forme de demi-cercle et un bruit de bouteille de champagne que l'on débouche. Puis la porte se referme en claquant, et le hall d'entrée du bureau est à nouveau silencieux. Patrick a l'air préoccupé tandis qu'il dévisse le bouchon d'une bouteille de WAT-R et boit un grand verre.

«Vous savez, dit-il lentement, je commence à me demander s'il n'y a pas quelque chose qui se passe dans les coulisses de ce film, et si Cassidy n'en ferait pas partie.»

Pendant un long moment, personne ne dit rien. Puis Sam dit : «Continue.

– Il y a cette actrice, dit Patrick en se penchant et en baissant la voix, qui est plus connue pour ses performances en dehors de l'écran que sur l'écran, et qui essaie à tout prix de relancer sa carrière. Elle est probablement prête à faire n'importe quoi pour avoir une autre chance d'obtenir un premier rôle quelque part. Et puis il y a ce couple de producteurs, avec leur comportement

étrangement secret, qui dégagent une incroyable énergie sexuelle. Quelque chose dans cette affaire semble bancal, temporaire, comme si elle n'était pas faite pour durer...» Sa voix reste en suspens.

«Et puis ? demande Sam.

– Je ne sais pas, dit Patrick.

– Il n'y a pas d'intrigue dans ton mystère », dit Sam. Il aspire son café avec sa petite bouche rose. « Il ne dépassera jamais le stade du pitch.

– J'avais un professeur d'écriture de scénario, à la fac, qui disait qu'il fallait d'abord construire une intrigue, puis l'enterrer, et enfin la déterrer, dit Fer à cheval. L'intrigue que tu décris est soit trop enterrée, soit pas assez, ou alors pas suffisamment construite.

– Mais Patrick met le doigt sur une étrange dynamique que nous ressentons tous, je crois, dit le Bras. Cette dynamique est le sentiment profond que les gens dans cette pièce là-bas vivent ce projet complètement différemment de nous. Qu'ils ont une vision d'ensemble complètement différente de la nôtre, ou que la vision qu'ils ont est quelque chose sur quoi nous ne pouvons pas agir, ou que nous ne pouvons peut-être même pas comprendre. Pourquoi leur perspective est-elle si différente de la nôtre ? Est-ce parce qu'ils sont si beaux ? Ou parce qu'ils sont riches ?

– Peut-être devrions-nous essayer d'être plus compréhensifs, dit Fer à cheval, méditatif.

– Récemment, dit le Bras d'un air pensif, je me suis demandé si ces différences ne sont pas plus profondes encore que la distribution aléatoire et inégale, à la naissance, des dons génétiques et du patrimoine familial. Mon hypothèse est que certaines personnes, un groupe restreint mais croissant, ont développé la capacité de percevoir l'argent comme une extension naturelle de leurs autres systèmes sensoriels, de la même manière que nous per-

cevons la lumière via les cellules photosensibles de la surface de la rétine. Pour les gens comme nous, l'argent est soit une abstraction, soit quelque chose de stupidement concret – des petits ronds en métal, des morceaux de papier souples, envahis de microbes et usés par le passage d'une main à l'autre, des chiffres sur l'écran d'un distributeur automatique ou sur un relevé bancaire. Mais pour eux, il est réel – présent dans une incarnation directe, non métaphorique, non symbolique. Ils entrent en contact avec lui comme avec un objet du monde physique, même s'il ne s'agit que de son miroitement dans une forme potentialisable. Ils n'ont pas à se demander si un investissement sera rentable, si le jeu en vaut la chandelle, combien de risques il comporte : ils voient simplement l'argent contenu dans la proposition, comme un fruit réellement suspendu au-dessus d'eux, et ils décident si cela vaut la peine ou non de tendre la main pour le cueillir.»

Le Bras s'arrête pour boire une longue gorgée de WAT-R. Sur la partie inférieure de son cou blanc et pâteux, la pomme d'Adam monte et descend, rigide.

« Comment est-ce qu'il leur apparaît ? continue-t-il en s'essuyant la bouche du revers de la main. Comme une aura ? Une odeur ? Impossible à imaginer. Pour eux, le capital est quelque chose de réel. Un titre de créance collatéralisé est quelque chose de réel, et ne nécessite aucune explication, aucune réflexion pour être envisagé. La notion de perte est malléable comme de la pâte à modeler, et les intérêts composés font partie de l'horloge du monde, aussi évidents que l'alternance du soleil et de la lune. Pour nous, cela fait d'eux des sorcières. Mais la réalité est encore plus sombre. La dernière extinction de masse a eu lieu il y a deux cent cinquante-deux millions d'années, à la fin du Paléozoïque, quand quatre-vingt-seize pour cent de toutes les espèces marines se sont éteintes. Plusieurs théories, allant du réchauffement climatique à la chute de

météorites, tentent d'expliquer ce que les paléontologistes appellent la "Grande Extinction", mais celle que je préfère avance que ce serait le développement des yeux à l'intérieur d'un petit groupe, très réduit, d'organismes, qui leur aurait permis de chasser leurs proies aveugles, jusqu'à leur extinction. Vous voyez, même selon les anciennes règles, ces individus qui ont compris l'argent ont eu un énorme avantage sur tous les autres. Un tel changement signifierait l'extinction de notre espèce, nous les simples créatures qui croyons que l'argent est produit de façon linéaire, par un travail long et difficile.»

Ils écoutent, dans le silence du bureau, le bourdonnement des plafonniers.

« Un œil primitif vaut infiniment mieux que pas d'œil du tout », dit Fer à cheval d'un air sombre.

La porte du salon d'essayage s'ouvre à nouveau et l'aide-costumière réapparaît, les bras chargés de délicates robes de soirée à mailles métalliques, de robes blanches diaphanes et de jupes à crinoline rigides. Par la porte ouverte on entend un tintement de musique et de rires et, très faiblement, le son de verres fins qui s'entrechoquent pour porter un toast. Comme la porte se referme, Patrick peut entendre Cassidy qui, d'une voix de fillette, pousse un petit cri en voyant quelque chose que la costumière a apporté. Tous les quatre sont assis, ils attendent. Ils regardent le Bras batailler avec une barre protéinée, essayant de l'ouvrir au niveau de la petite encoche tandis que le plastique se plie et s'étire. Il recommence, la saisit comme un sac de chips entre ses doigts, tire sur la couture tenace de l'emballage. Fer à cheval lui tend la main, le Bras lui donne la barre. À tour de rôle ils essaient de déchirer l'emballage avec les dents.

Patrick regarde la porte, troublé. Pour combler le silence, il presse la bouteille de WAT-R vide dans sa main, la faisant se plier et claquer. Puis il décide de poser sa

question. «Hé, les gars, dit-il d'un ton hésitant. Juste une hypothèse. Si votre femme et votre fille étaient parties quelque part dans le nord de l'état de New York pour vivre dans une sorte de complexe avec des gens que vous ne connaissez pas, qu'elles ne vous aient pas dit où elles allaient et que vous ne puissiez pas les joindre de manière fiable et sûre au téléphone – que penseriez-vous? Vous considèreriez ça comme un mauvais signe, comme si elles ne voulaient plus de vous?»

Les quatre hommes, assis dans leurs fauteuils identiques, réfléchissent.

«Deux parents, un enfant, et un chien. J'ai toujours pensé que c'était la combinaison parfaite. C'est ce que je veux, plus tard», dit finalement Fer à cheval.

Sur le parking, le van blanc est à l'arrêt, les portes arrière grandes ouvertes, le faisceau de ses phares coupant à travers une fumée qui ondule comme du brouillard. Le soleil a disparu, mais une couleur rouille persiste dans l'air froid de la nuit, comme un arrière-goût de sang dans la bouche par un matin sec. Cassidy Carter marche quelques pas devant Patrick, une couverture douce et duveteuse provenant du studio de Jay l'enveloppant comme une cape, tandis qu'il traîne un chariot où sont empilées des boîtes scellées. Le chariot renâcle et ses roues se tordent, s'accrochant aux petites concavités de l'asphalte, ce qui l'oblige à entourer les boîtes de son bras pendant qu'il tire le chariot, comme pour les réconforter. Les talons blancs à lanières de Cassidy claquent devant lui, perforant le silence de petits trous. Quand elle a atteint le van, elle murmure quelque chose dans sa barbe. Elle se tourne vers Patrick.

«Il n'y a pas de rembourrage, rien pour protéger la cargaison», se plaint-elle. Elle le regarde avec une vive impatience et attend, son regard aussi acéré que celui

d'un chat.

«Pourquoi me regardes-tu?» répond Patrick. Il coince son pied derrière une roue du chariot afin qu'il ne bouge pas pendant qu'une de ses mains presse l'autre pour apaiser une crampe. Il a les yeux qui larmoient, bien qu'il ne sache pas pourquoi.

«Peut-être... en trouver? dit-elle.

– Si j'avais une idée de ce qu'il y a à l'intérieur, je saurais peut-être comment le protéger», dit-il. Ce qu'il y a à l'intérieur est lourd, difficile à manier, de forme irrégulière – il sent quelque chose qui glisse lorsqu'il replace les boîtes sur la plateforme à roulettes. D'après ce qu'il perçoit, il imagine des bouteilles d'alcool de premier choix – Tito's, Grey Goose, tout ce qu'utilise une vedette de catégorie B pour faire la fête lorsqu'elle fait tout son possible pour rester en dehors de la catégorie C.

Cassidy lève les yeux vers lui, le regard sombre et mordant. «Disons que ça a de la valeur, que ce n'est pas si fragile, mais suffisamment pour que je veuille que ce soit rembourré et attaché.» Elle se hisse sur le siège passager tandis que Patrick soulève et place une boîte après l'autre dans l'habitacle caverneux. Empilées les unes sur les autres dans un cube asymétrique, les sept boîtes semblent étrangement vulnérables, entourées de quelques dizaines de centimètres d'espace vide. Lorsqu'il claque les portes, le son résonne dans la vallée, sa répercussion étant plus importante que la chose elle-même. Il s'installe sur le siège conducteur à côté de Cassidy, qui fait défiler des pages d'emojis sur son téléphone.

«Tu sais, dit Patrick, je vais charger ces boîtes pour toi tous les jours dans le van après le travail. Au bout du compte, je finirai bien par savoir ce qu'il y a dedans.»

Cassidy le regarde d'un air déterminé. À cet instant, elle ressemble à l'un des personnages qu'elle incarne à l'écran, une jeune fille aux grands yeux écarquillés, à la

crinière ébouriffée, qui voit la vie du côté positif. Elle est plus belle, plus attentive et plus raffinée, note-t-il, maintenant qu'elle lui prête attention. Elle le fixe plus longtemps que la politesse, selon lui, l'exigerait, le bleu de ses yeux s'assombrissant dans la pénombre.

«Je ne livre au public aucun détail sur mon salaire, à moins que je veuille qu'on en parle sur Twitter, dit-elle platement.

– Je ne sais pas à qui je pourrais le dire, réplique Patrick. Personne que je connais ne s'intéresse à ça.

– OK,» dit-elle. Elle fait une pause. «Tu dois deviner.

– C'est solide ou liquide? demande-t-il.

– On n'est pas à *Twenty Questions*², réplique Cassidy, agacée.

– Bon. C'est de l'alcool? De la vodka? Des bouteilles de vin de luxe? Du vin d'investissement? Du plasma humain?»

Elle fait non de la tête. «C'est de l'eau. De la vraie eau.» Pour la première fois depuis qu'il la connaît, Cassidy semble mal à l'aise, presque comme si ce qu'il pensait lui importait.

«Pourquoi vouloir être payée en eau? demande Patrick, ayant du mal à cacher son incrédulité. Ton comptable est d'accord avec ça?

– J'oubliais, dit Cassidy avec ironie, tu es nouveau en *Cal-uh-forn-ya*.»

Le mot jaillit de sa bouche avec un grognement cartoonesque, puis elle rit fort et trop longtemps. Un rire dément. Ils roulent en silence, les feux de freinage des voitures devant eux s'allumant, s'éteignant, soulignant leurs visages d'un rouge malsain.

«Il ne me semble pas que ce soit une très bonne idée de te faire payer avec un truc qui sort du robinet pour quelques centimes le gallon, dit-il.

– Tu n'as pas vraiment fait attention, n'est-ce pas? Là

d'où tu viens, la WAT-R est juste une autre boisson en bouteille que tu peux acheter en magasin. Ici, c'est tout ce que tu peux te procurer, à moins d'être très riche et d'avoir beaucoup de relations. Or Brenda et Jay ont d'excellentes relations, ajoute-t-elle avec un brin de tristesse dans la voix. Depuis que tu es arrivé ici, chaque douche, chaque chasse d'eau, chaque fois – tout ça, c'était de la WAT-R. Au début du remplacement, on voyait les camions livrer deux ou trois fois par jour la WAT-R dans de grands bidons, et les gens ne parlaient que de ça. Mais maintenant, si tu paies pour le service grand luxe, ils te mettent un réservoir au sous-sol, le relie à ta tuyauterie et le remplissent une fois par semaine. Tu tournes le robinet et ça coule, comme au bon vieux temps.»

Elle tire une petite flasque de son sac et avale une gorgée, pensive.

«Dès le départ j'ai détesté le remplacement, avec tous ces slogans ringards. “La qualité du liquide californien fait-maison”...» Cassidy esquisse une grimace de dégoût. «Comme si on avait inventé ça pour s'amuser, et pas parce qu'on manquait d'eau normale à cause de la sécheresse. Mais peu importe. Je l'utilise dans la plomberie comme tout le monde, mais je ne mets pas ce truc-là dans mon corps. Il y a eu un moment où j'étais vraiment fauchée, et où je me disais que je devrais laisser tomber et boire ça, comme un putain de citoyen lambda, mais j'ai fait en sorte qu'on me donne un peu plus de fric pour Bellanex.

– Pour toi, c'est une sorte de choix de vie, c'est ça? Tout le monde ici boit de la WAT-R. C'est parfaitement sûr», dit Patrick avec autorité. Il pense à sa chambre d'hôtel, aux robinets de l'évier qui grincent sèchement et ne produisent rien. À la douche, qui ne donne qu'un mince filet d'eau tiède lorsqu'il l'actionne, et aux goutte-à-goutte dans les lavabos des toilettes du studio, du restaurant, du café.

«Brenda n'en boit pas, réplique Cassidy. Tu l'as enten-

due, avec ses petites blagues? "L'eau? Je ne touche pas à ce truc. Les poissons baisent dedans."»

– Je ne comprends pas. La WAT-R, c'est de l'eau, dit Patrick en regardant le ciel étrangement illuminé. Elle est peut-être fabriquée en usine, mais c'est la même chose, jusqu'au niveau moléculaire. L'eau, ce n'est que ça : une molécule. Ou une recette pour une molécule. L'eau dans sa forme la plus pure est un diagramme en classe de chimie au lycée.»

Cassidy se borne à regarder par la fenêtre. Sur le côté de l'autoroute, une lueur orange se fond dans le ciel sans étoiles. Elle peut voir les ronces des bords de route se découper dans la lumière brunâtre, sur la terre chaude et assoiffée. À deux ou trois kilomètres de là, les feux rampent dans le paysage brûlant, brûlé. De grandes frondes orangées, comme une plante qui se balance dans le vent, sont la seule chose que l'on voit clairement à travers une mousseline de gris.

«Tu ne vois pas de différence?» demande-t-elle en se tournant vers lui. Dans l'obscurité, il peut sentir l'intensité de son visage braqué sur lui, mais ne le voit pas, et il a soudain l'impression inexplicable de jouer un rôle.

«C'est de l'eau, dit-il, simplement on la trouve dans des bouteilles différentes, avec des marges bénéficiaires différentes. C'est une arnaque, j'en suis sûr, une injustice de tous les jours, mais pas un crime selon les lois du capital.»

Cassidy fronce les sourcils dans l'obscurité trop brillante. «Elle a un goût.

– Tu l'imagines.

– Un très léger goût de marshmallow. Ou de poudre pour bébé, ou de lait. Ou peut-être est-ce la sensation qui est fausse, la texture. Comme toucher la poussière sur une table dans une pièce où personne n'a vécu depuis longtemps. Ou le léger haut-le-cœur qu'on a dans la gorge lorsqu'on a avalé un cheveu. C'est moins un goût que...

la conscience d'une présence.»

Patrick ne dit rien. À la radio, NPR3 émet par intermittences, grésillant dans les haut-parleurs bon marché. Le van est sombre, confortable, mais il a l'impression que quelque chose de grave va se produire. Puis ils passent un virage et aperçoivent l'incendie, vivant, en mouvement : inscrit sur le flanc de la montagne comme une marque, une enseigne au néon épelant un seul mot, illisible.

«Ils combattent les incendies avec la WAT-R maintenant, dit Cassidy en regardant la vive blessure de lumière sur la colline. Ils disent que ça marche encore mieux qu'avec l'ancienne eau. Et puis quoi encore.» Patrick devrait surveiller la route, mais il ne peut s'empêcher de tourner la tête pour regarder l'œil flamboyant, effroyable. Le feu laisse une marque dans son champ de vision, une ombre flottante et violacée, comme après avoir fixé le soleil. Il sent la chaleur d'un côté du visage, et augmente d'un cran la faible climatisation du van. Être si près du désastre, en longer le bord affamé, et en même temps se sentir complètement en sécurité : cela donne à Patrick l'envie de tenir une main humaine dans la sienne, de sentir les os fins et longs sous la peau délicate, de confirmer la fragilité et la persistance de la vie. L'autoroute fait un nouveau virage, et le feu de forêt est maintenant dans le rétroviseur, comme une faible lueur résiduelle.

«Un van rempli d'eau de luxe pour tous les jours, dit-il presque pour lui-même. Qu'est-ce que tu vas faire de tout ça?

– Remplir ma piscine», dit-elle platement, d'une voix solitaire et distante. Il met le clignotant et sort de l'autoroute, tourne pour entrer dans la résidence sécurisée où habite Cassidy, aux larges rues obscures et endormies, vides, vierges de brûlures.

De retour à l'Hacienda Lodge, il gare le van sous un peuplier, à l'arrière du bâtiment. Il vérifie chaque porte manuellement – il n'y a pas de verrouillage électrique sur ce modèle de base, premier prix. Lorsqu'il fait glisser la porte latérale pour la fermer, tout le véhicule tremble. Alors qu'il marche vers l'entrée du motel, il voit une forme étrange sur la pelouse, arrondie comme une pierre, mais d'apparence souple. Elle semble trembler dans la brise. Patrick s'accroupit. Le monticule velouté prend la forme d'un lapin étrangement longiligne, avec des oreilles de mule et des jambes de gazelle. Il est étendu sur le flanc dans l'herbe épaisse et verte, comme s'il s'était arrêté en plein milieu d'un saut. Ses yeux sont d'un noir brillant, taxidermique.

Dans sa chambre, il s'assied au bord du lit et appelle Oswego, encore et encore, bien qu'il sache qu'il est près de minuit là-bas et qu'il y a de fortes chances pour que personne ne décroche. Ces deux derniers jours, il n'a réussi à joindre qu'un échantillon d'étranges hippies, d'illuminés qui ne semblaient pas comprendre pourquoi il appelait, ou de rudes matrones qui lui disaient de rappeler à un autre moment – plus tôt, plus tard, un mercredi... Patrick ouvre un paquet de chips et dévisse le bouchon d'une bouteille de WAT-R toute neuve. Cassidy Carter ne sait pas de quoi elle parle, se dit-il. C'est encore ces conneries de stars New Age qui guérissent avec des cristaux. L'argent crée des problèmes que seul l'argent peut résoudre. Le claquement du bouchon lorsqu'il brise l'opercule le reconforte, lui rappelle que le produit est pur, non ouvert, et destiné à sa seule bouche.

Seul sur le couvre-lit du motel, ne représentant rien de particulier pour quiconque autour de lui, Patrick regarde son corps allongé, épuisé, qui lui apparaît comme une île déserte. Personne à appeler, personne pour se soucier de lui, personne pour s'enquérir avec gentillesse de

sa forme physique, personne pour reconnaître ce grain de beauté sur son omoplate gauche et évaluer sa taille ou sa régularité par rapport à ses états antérieurs. Il est dans l'antichambre d'une aventure différente de toutes celles qu'il a vécues jusqu'ici : personne parmi les gens qu'il connaît n'a jamais travaillé un seul jour à Hollywood, mais la fierté est bien fragile si elle n'a aucun témoin et ne peut être partagée. Il se demande s'il n'aurait peut-être pas mieux valu n'avoir jamais eu de famille du tout. Ayant connu cette tendre pression, ce doux écrasement d'être aimé de tous les côtés à la fois, d'être le destinataire permanent de textos et de points de données, localisation, heure d'arrivée prévue, de n'être jamais laissé à ses propres pensées pendant plus d'une heure ou deux dans le bureau du sous-sol, porte fermée, toujours susceptible d'être sollicité par une demande d'aide à la cuisine ou pour venir voir le nouveau dessin qui vient d'être achevé ou pour répondre à des questions sur la couleur bleue du ciel, le flot des petits ruisseaux, la formation à suivre pour devenir avocat ou pompier – il ressent l'absence de leurs besoins comme un rejet.

Patrick ouvre son ordinateur portable, fixe l'écran qui ronronne sur ses cuisses. Il est possible de regarder les cinq saisons de *Kassi Keene : Kid Detective* en streaming, aussi il clique sur le premier épisode : « Qui a tué le cougar de Cottonwood ? »

L'écran est assailli de couleurs vives et saturé des sons dissonants de la chanson du générique, interprétée par une voix féminine pop-funk qui ne cesse de gémir : « Où est le vrai crime ? Où est le vrai mystère ? » Dans l'intro, des scènes de Cassidy Carter dans toute une saison d'escapades diverses sont collées l'une à l'autre, bizarrement homogènes. Cassidy sourit dans une robe d'été à carreaux jaunes. Cassidy interrompt le couronnement de la reine et du roi du bal de promo, saisissant le micro

sur son pied. Cassidy émerge à la surface calme d'un lac, brandissant une botte trempée en signe de triomphe. La tête d'une grosse marmotte en peluche est ôtée et on voit le visage de Cassidy, qui fronce les sourcils d'un air concentré en tenant une loupe devant son œil. Il y a quelque chose d'inquiétant, du point de vue d'un père, à voir toutes ces Cassidy grimacer devant la caméra, inlassablement guillerettes, toujours pleines d'énergie. Où sont les personnages secondaires ? Sa meilleure amie ? Où est sa famille idéale, sa maison idéale de télé ? Un petit ami ado qui joue de la guitare électrique, ou de la batterie, ou du keytar, ou du trombone ? À la fin de l'intro, la caméra s'attarde sur le visage souriant de Kassi Keene pendant quelques secondes longues et embarrassantes. Patrick se penche en avant. Est-ce la solitude qui lui fait penser qu'ils ont quelque chose en commun ? Dans l'écart qu'il perçoit entre son sourire victorieux et son regard dur et déçu, Patrick voit un sentiment qu'il reconnaît, comme une tundra non cartographiée, inexplorée, qui attend avec un faible optimisme le contact du soleil.

Chapitre quatre

« Accordez-vous une promotion », lit-on en gros titre. « Comment accéder à un statut plus élevé en choisissant à qui vous rendez des comptes ! » Patrick fait défiler l'article jusqu'en bas, puis remonte jusqu'en haut. Il n'arrive pas à dire si le conseil s'applique à sa situation actuelle. « Comment gagner 2000 dollars par semaine avec vos propres données en mémoire cache ! Comment gagner 500 dollars par jour en utilisant les déchets organiques que vous jetez habituellement à la poubelle ! » Sur les bords du parking des studios, un auvent abrite, sur des présentoirs en plastique, des cubes de fromage et des fruits tranchés, un plateau de sandwiches maigrichons au pain blanc, des distributeurs en plastique de café et de thé chauds, et une orgie de M&M's. Les assistants de production hantent le poste de restauration, y reviennent systématiquement entre les prises pour brouter le fromage et plier à l'intérieur de leurs bouches les minces sand-